

LA MASCARADE

ABONNEMENTS

Lyon

Un an . . . 8 fr.
Six mois . 4 fr.

LES ANNONCES
SONT REÇUES

Chez M. V. FOURNIER
14 rue de Confort

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Départements

Un an . . . 10 fr.
Six mois . 5 fr.

Étranger

Un an . . . 12 fr.

POUR LES ABONNEMENTS

S'adresser à l'imprimerie Coste-Labaume, c. Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

BONIMENT

Les moralistes en ont depuis longtemps fait la remarque : le premier luxe d'un voleur enrichi est de se payer un masque d'honnête homme, de dégraisser sa coquinerie, de l'enduire d'un vernis de probité, et de saluer respectueusement messieurs les gendarmes.

Il n'a besoin pour cela ni de conversion, ni d'effort de vertu, mais d'un simple calcul d'intérêt.

Riche, n'ayant plus rien à prendre, il ne lui servirait à rien d'être malhonnête, — tandis que l'honnêteté est une arme commode et précieuse pour défendre le produit de ses rapines, une forteresse dans laquelle il se met à l'abri contre les entreprises de ses anciens collègues.

— Mon intérêt vous répond de ma discrétion, disait Figaro.

— Ma sécurité vous répond de ma probité dirait Robert-Macaire engraisé et millionnaire.

C'est la vieille, l'éternelle histoire des dineurs repus qui font des discours sur la tempérance, des Don Juan maris qui prêchent la fidélité conjugale, des intrigants parvenus qui flétrissent l'ambition des autres, et de certains révolutionnaires en place qui se transforment en conservateurs acharnés;

C'est la comédie odieuse et grotesque jouée en ce moment à Berlin par ces trois farceurs qui se déguisent tantôt en russe, tantôt en autrichien, tantôt en prussien, et s'embrassent sur la bouche pendant trois minutes consécutives, — aux applaudissements des badauds et des masques, mais que les mêmes empereurs enverront à la mitraille dans quelques mois ou dans quelques années.

Pour le quart-d'heure on ne parle que de paix dans cette entrevue ou plutôt dans cette parade...

La paix par ci, la paix par-là, la paix toujours, la paix universelle, la paix éternelle; la paix en allemand, la paix en russe, la paix en hongrois; ce bienheu-

reux mot, ils en ont plein les discours, plein les conférences, plein les conversations, plein les diners, plein la bouche et plein les moustaches.

Et l'empereur Guillaume est le plus ardent, le plus enflammé à le prononcer tout haut, à le crier par-dessus les casques, et par-dessus les bouteilles;

Et Bismark fait chorus, et « notre Fritz, » et Frédéric-Charles, jusqu'à de Moltke lui-même dont la figure revêché essaie de grimacer un sourire.

Après quoi on s'embrasse, on se rembrasse, les musiques militaires jouent la marche de l'Entrée à Paris, et les reporters attendris s'écrient avec une larme dans leur encre :

« Ces trois souverains sont en vérité d'excellentes gens, ils ne veulent que le bonheur de leurs sujets, et la tranquillité du monde.

« Quant à l'empereur Guillaume spécialement, il a été indignement calomnié, c'est l'homme le plus doux, le plus conciliant, le plus tranquille de tout son empire. Au seul mot de guerre ses favoris se hérissent comme si on lui adressait une injure personnelle... »

La paix, parbleu ! la tranquillité, la digestion facile et sans trouble, comment ne la digérerait-il pas pour le moment l'empereur Guillaume, comment ne l'appellerait-il pas de tous ses vœux ?

Ne lui faut-il pas garantir, assurer et régulariser ses conquêtes de grande route et ses annexions à coups de sabre ?

Ne lui faut-il pas affermir sur sa tête cette couronne d'Allemagne un peu branlante qui rencontre quelque difficulté à s'emboîter du côté de la Bavière ?

Ne lui faut-il pas toucher jusqu'au dernier centime, et faire sonner sur le comptoir les cinq milliards de la France ?

Ne lui faut-il pas englober dans une constitution unique toutes les provinces volées, annihiler de fait la Confédération germanique, et enfermer l'Allemagne entière dans une caserne prussienne ?

Ne lui faut-il pas réparer les avaries de la guerre, réorganiser le matériel, termi-

ner les expériences d'artillerie, achever les fortifications de Strasbourg et de Metz ?

La paix, oui certes, le gouvernement prussien la veut, la souhaite, la réclame et la sollicite;

Il la veut comme tous les conquérants qui ont besoin de digérer leurs massacres et leurs conquêtes;

Il la veut aujourd'hui, comme il la voulait après la campagne de France, pour enchaîner solidement l'Alsace et la Lorraine et encaisser ses milliards, comme il la voulait après la guerre du Danemark pour mettre définitivement la main sur le Sleswig, comme il la voulait après Sadowa pour déposséder tranquillement les roitelets et les principicules de Hanovre et autres lieux, empêcher l'indépendance des villes hanséatiques, et faire le petit travail intérieur d'où devait sortir Reischaffen et Sedan.

Guillaume et ses conseillers sont devenus pacifiques à la façon, nous le répétons, des gredins enrichis qui deviennent honnêtes et mettent leur butin sous la protection des lois et des agents de police.

Tout le monde connaît la réponse de ce coupe-bourse traduit devant les juges par sa victime.

— Que me veut ce monsieur ? Je l'ai volé, c'est vrai, mais je ne lui réclame rien. Qu'il me laisse la paix, et nous serons d'accord.

Tel est dans sa substance le langage tenu par l'empereur d'Allemagne aux souverains et aux diplomates qui étaient depuis huit jours leurs cordons, leurs crachats et leurs chamarrures dans le Lustgarten.

— Vous, mon cousin d'Autriche, je vous ai traité comme un gamin en violant effrontément le traité de Prague, je vous ai chassé honteusement de la Confédération germanique, — mais je ne vous en veux pas pour cela, je consens à vous embrasser à pleines joues, à vivre en bonne intelligence avec votre gouvernement démantelé et votre Andrassy qui est un nigaud.

— Vous, mon neveu de Russie, nous sommes de bons parents et de vieux amis, j'ai dépouillé avec effraction le beau-père de votre fils aîné d'une de ses meilleures provinces, eh bien, je n'en rends pas sa famille responsable; je n'ai aucune haine contre vous, et je vous offre de vivre en paix comme si je n'avais jamais détrossé le bon roi de Copenhague.

— Vous, M. de Gontaut Biron, j'ai démembré votre pays, j'ai massacré vos compatriotes, brûlé leurs maisons, pillé leurs magasins, vidé leurs caves, retourné leurs poches, déménagé leurs meubles; or, voyez combien j'ai le caractère bien fait et l'âme magnanime, tout cela n'a pas causé le moindre ressentiment, la moindre rancune contre la France, et vous pouvez rapporter à M. Thiers que je serai toujours enchanté de continuer nos relations amicales et les diners de M. d'Arnim.

— Quant à vous, mes bonshommes, qui arrivez des quatre coins de l'Allemagne, qui avez quitté vos castels et revêtu vos habits de gala pour me rendre hommage et faire tapisserie sur mon grand escalier, je vous ai donné à tous du pied au derrière, je vous ai subtilisé vos petits sujets, vos petits soldats, vos petits revenus et vos petits Etats, — cependant, voyez jusqu'où va mon indulgence, je consens à vous pardonner, à ne plus vous tourmenter, à ne plus vous froter les oreilles, pourvu que vous soyez sages, que vous vous teniez tranquilles et que vous leviez convenablement votre chapeau quand je passerai.

C'est donc bien compris et bien entendu, l'Allemagne ne demande que la paix, une paix qui lui assure le bénéfice de ses déprédations, qui consacre la propriété de ses rapines;

Et dans cette énorme duperie, on se demande ce qu'il faut admirer le plus :

Du cynisme éhonté de cet ogre rassasié qui, la panse rebondie, les joues pleines, les lèvres pendantes, la face rubiconde, les yeux morts et la mâchoire lassée, s'écrie :

FEUILLETON DE LA MASCARADE

DIALOGUE DES MORTS

Friedrich. — Embrassons nous, Rodolphe !
Rodolphe. — Moi t'embrasser, misérable !
Friedrich. — Quoi tu te fâches, après la paix faite ?

Rodolphe. — Quelle paix ?
Friedrich. — Ne sommes-nous pas amis maintenant ? Nos diplomates n'ont-ils pas échangé des papiers remplis du haut en bas de protestations de concorde, de gages d'affection, de serments de tendresse ? N'ont-ils pas mis au bas leur signature accompagnée d'un cachet large comme la main ?

Rodolphe. — Tu crois, Friedrich, aux papiers des diplomates, à leurs signatures et à leurs cachets ?
Friedrich. — Enfin, nos deux empereurs, le mien Guillaume, le tien Joseph, ne viennent-ils pas de se donner une accolade fraternelle, d'échan-

ger sur leurs deux joues des baisers retentissants, des baisers de nourrice ?

Rodolphe. — Ta crois, Friedrich, aux embrassades des empereurs et aux baisers des souverains ?

Friedrich. — Et en quoi, malheureux, aurais-je confiance, si ce n'est dans la parole de ceux qui peuvent me donner la schlague ?

Rodolphe. — Regarde les maies, Friedrich.

Friedrich. — Eh bien ?

Rodolphe. — Elles sont teintes de sang.

Friedrich. — C'est vrai.

Rodolphe. — Ce sang est celui de Sadowa.

Friedrich. — J'ai cherché en vain de l'eau aux enfers pour enlever ces taches ?

Rodolphe. — Parce qu'après la mort il n'y a plus place pour le mensonge. — et nous sommes morts tous les deux, Friedrich !

Friedrich. — Oui, cela est encore plus sûr que les serments de nos diplomates.

Rodolphe. — Morts en pleine jeunesse et en pleine santé : j'avais vingt-six ans à la campagne de Bohême.

Friedrich. — Moi trente.

Rodolphe. — Je laissais au pays une vieille bonne femme de mère qui m'avait soigné tout

petit et qui pleurait dans un coin en me voyant partir.

Friedrich. — En Prusse, camarade, on se marie jeune. Quant la landwherr a été appelée, quatre bambins barbouillés de choucroute et frisés comme les chérubins de la cathédrale s'attachaient à ma tunique et à mes bottes de guerre, et pendant six mois Margott s'est accoudée à la fenêtre pour voir de plus loin si je revenais.

Rodolphe. — La vieille pleure toujours là-bas, à moins que le cimetière l'ait réclamée.

Friedrich. — Aujourd'hui la fenêtre est fermée, et peut-être la maison.

Rodolphe. — Étais-tu riche, Friedrich ?

Friedrich. — Je vivais de mon état.

Rodolphe. — Alors les enfants mendient quelques kreutzers dans la foule qui fait cortège aux trois empereurs, et leur mère caante sur le pavé.

Friedrich. — Malédiction ! que dis-tu là ? Ne donne-t-on pas des pensions aux femmes des soldats morts pour le pays ?

Rodolphe. — Attends qu'on récompense d'abord les princes qui se portent bien.

Friedrich. — Alors ta mère court de porte en porte solliciter quelques bouchées de pain.

Rodolphe. — Oui, si les voisins ne l'ont pas prise en pitié, — une vieille mange peu.

Friedrich. — Qu'a-t-il fallu, grand Dieu, pour amener toute cette misère ?

Rodolphe. — Cette balle de fusil Dreyse qui m'a atteint là, sous la mamelle; ce coup de sabre qui t'a fendu le crâne; le commandement d'un sergent qui a crié Feu ! l'ordre d'un officier qui a crié en avant !

Friedrich. — C'est de mon fusil peut-être qu'est partie la balle qui t'a troncé la poitrine. — je tirais bien.

Rodolphe. — C'est mon sabre sans doute qui a jeté à la rue ta femme et tes bambins frisés, — j'avais le poignet solide.

Friedrich. — Scélérat !

Rodolphe. — Veux-tu m'embrasser, Friedrich ?

Friedrich. — Pour t'étrangler, oui, de grand cœur ?

— Rodolphe. — Cependant les papiers de nos diplomates...

Friedrich. — Des misérables qui crachent les mensonges par leur bouche et par leur plume...

Rodolphe. — Et les baisers de nos empereurs ?

Friedrich. — Les lâches qui font tuer les gens et se traient derrière.

Rodolphe. — Et les réjouissances de Berlin ?

Friedrich. — Une honte pour l'humanité; une insulte à la mémoire de ceux qui sont morts, à

« Je n'ai plus faim ! »

Où de la sottise des badauds qui admirent, se prosternent, lancent leurs chapeaux en l'air, vocifèrent des vivats et prennent pour de la sagesse, de la magnanimité, de la modération et de la vertu, — une plénitude d'estomac.

Jacques BARBIER

TOUJOURS LES ECOLES

L'ex-préfet Pascal, actuellement conseiller d'Etat, a dédaigneusement laissé à son successeur Cantonnnet une besogne peu commode, en le chargeant de l'exécution de son arrêté sur les écoles et de la réinstallation des instituteurs congréganistes.

Depuis quinze jours il se fait autour de cette affaire un peu plus de bruit que nous n'en avons entendu depuis dix huit mois sur le même sujet, et il faut avouer en toute impartialité que les congrégations installées provoquent plus d'émotion dans les esprits que les congréganistes révoqués.

Lettres du préfet, lettres du maire, protestations, délégations, sommations, démissions, discussions, c'est un feu croisé auquel suffisent à peine les colonnes des grands journaux.

D'aucuns même, avec une satisfaction mal déguisée, vont jusqu'à parler de la suppression de la mairie centrale, — ce qui nous paraît un morceau un peu plus gros à digérer.

Et cette agitation, ce conflit entre la municipalité et le représentant du pouvoir central ne pourront que s'accroître davantage, ne feront que croître et embellir.

Pourquoi ?

Parce que la question ne peut pas recevoir en l'état de solution nette et définitive ;

Parce qu'en fait, personne n'a entièrement raison, ni le préfet, ni le maire ;

Parce qu'à une époque de transition comme celle où nous vivons, où le provisoire, l'incertain et l'irrésolu règnent en maître, — de quelque côté qu'on se tourne, la loi se trouve forcément écornée et violée.

La municipalité a violé la loi en révoquant des instituteurs que le préfet seul a le droit de révoquer.

En nommant d'autres instituteurs que le préfet seul a le droit de nommer.

Mais le préfet Pascal n'a-t-il pas violé la loi à son tour en établissant des écoles gratuites que la commune seule a le droit d'établir.

En stipulant au profit des instituteurs de ces écoles, des traitements que la commune seule a le droit de voter.

Si encore le préfet Pascal avait réorganisé les écoles dans l'état précis où elles se trouvaient avant le 4 septembre, peut-être eût-il pu invoquer à l'appui le respect absolu de cette légalité stricte qui donne lieu à tant de verbiages, de logomachie et d'ergotage.

Mais non, M. Pascal a bien compris que ce système de rétablir tout ce qui existait avant le 4 septembre pourrait nous conduire un peu loin et que son premier inconvénient serait de ramener Napoléon III à la place de M. Thiers, et le préfet de l'empire à la place du préfet de la République provisoire.

Alors il a bâti à sa façon un arrêté qui a la prétention d'être équitable, qui dans l'esprit de son auteur devait sauvegarder et les droits de la majorité et les droits de la minorité, atteindre en un mot l'idéal des arrêtés

préfectoraux.

Mais un arrêté qui n'est pas la loi, qui n'est pas plus la loi que les décrets du comité de Salut public ou que certaines fantaisies du Conseil municipal actuel.

Par conséquent, tournez-vous à droite, à gauche, regardez de face ou de côté, vous ne rencontrerez que pâchis, confusion et illégalité dans cette question des écoles.

Personne n'a raison, nous le répétons, personne n'est dans la légalité absolue, ni le préfet ni le maire.

L'un accomode à son goût et à une sauce particulière la loi impériale, l'autre n'en veut à aucun prix.

Que fallait-il faire dans ces circonstances ?

Quel était le parti que commandaient la raison, la prudence et le souci de la tranquillité publique ?

Il fallait, nous l'avons dit déjà, maintenir le statu quo existant jusqu'à la nouvelle loi sur l'instruction, qui seule peut amener une solution définitive.

Il fallait maintenir un provisoire illégal peut être, mais pas plus illégal après tout que le provisoire par lequel on le remplace.

Et le premier du moins avait sur le second l'avantage d'être accepté et supporté sans exciter les ardeurs et les passions, et sans mettre en l'air la moitié d'une ville.

Entre deux illégalités il était sage de pencher pour celle qui provoquait le moins de protestations, entre deux provisoires de choisir le provisoire le moins irritant.

Bigarrures

L'attention des hommes éminents auxquels est échu l'honneur de nous gouverner pour le moment, ne se porte pas seulement sur les réformes militaires et administratives.

Pendant que M. Thiers réorganise l'artillerie et expérimente les cartouches chassepot, son fidèle ministre, M. Victor Lefranc, met tous ses soins à réorganiser la littérature officielle.

L'illustre faux-col qui a nom St-Marc Girardin s'était déjà, et non sans succès, attelé à cette tâche ardue, M. Lefranc vient apporter sa pierre à l'édifice, — et elle est de taille.

Nous nous bornerons aujourd'hui au léger extrait suivant des œuvres complètes de M. le ministre de l'intérieur.

Il s'agit d'une circulaire aux préfets afin d'empêcher les banquets projetés pour le 22 septembre.

La plume est à M. Lefranc :

Mais sur quelques points du territoire, on paraît vouloir reporter ces démonstrations de banquets aux 21 et 22 septembre, date de l'avènement de la première République.

Comme ce n'est pas aux dates ou aux anniversaires que nous nous opposons, mais aux manifestations politiques qui exaltent les passions, aigrent les dissensions et entretiennent l'agitation, comme ce n'est pas telle ou telle opinion que nous voulons protéger, mais la suite régulière des opérations de l'emprunt et la libération du territoire, je vous invite à considérer mes instructions précédentes comme applicables, indépendamment de la date, à toute manifestation politique qui, directement ou indirectement, tendrait à sortir des limites tracées par la loi du 10 juin 1868.

Vous devez, conformément aux mêmes instructions agir d'abord par la voie de représentations ou de conseils, mais ne pas hésiter à réprimer les infractions, et, pour être toujours prêt à le faire, vous concentrer à l'avance avec le parquet et l'autorité militaire.

Si une telle profusion de recommandations et de circonlocutions ne jette pas la désolation, la consternation et la confusion parmi les manifestations du 22 septembre, c'est que le père éternel lui-même n'y pourrait rien.

C'est égal, voilà un essai loyal de littérature qu'il serait fâcheux de prolonger plus longtemps.

Autre exemple de littérature politique offert par de x militaires très en vue actuellement, — le général Chanzy et le général Thiers.

Le premier, président du Conseil général des Ardennes, a envoyé au second une adresse signée par 23 de ses collègues, dont le passage le plus clair est ainsi conçu :

Les soussignés etc... viennent vous témoigner leur profonde reconnaissance et vous prier de persévérer dans une voie qui, ainsi que vous l'avez déclaré à la tribune, vous assure pour l'avenir, légalement et pacifiquement la conquête de tous les progrès légitimes et la consolidation du seul gouvernement qui rende impossible toute tentative de révolution, la plus grande ennemie d'un gouvernement vraiment républicain.

Ouf !

Le général Thiers, président de la République, après avoir savouré l'adresse, a pris sa bonne plume de Trouville et a échauffé une réponse se terminant ainsi :

L'estime des hommes éclairés qui joignent le patriotisme aux lumières est le plus puissant des encouragements pour moi, il me fait oublier les soucis, les fatigues, le poids des années et me donne, en un mot, la force dont j'ai besoin pour continuer ma laborieuse tâche dans l'espoir qu'ils approuvent et dans lequel je suis décidé à persévérer.

Eh bien, franchement, nous offririons volontiers deux lapins blancs aux hommes éclairés qui joignent le patriotisme aux lumières (parbleu, puisqu'ils sont éclairés), s'ils consentaient à nous faire voir clair dans tout ce pathos.

Et quand on pense que vingt journaux depuis huit jours s'efforcent à trouver le sens de ces banalités, fouillent les substantifs, regardent sous les adjectifs et scrutent les adverbes pour découvrir le sens caché, — oh oui, bien caché, — de ces phrases aussi creuses que les obus du colonel Remy et aussi longues que la portée des pièces suisses !

Et quand on pense que M. Vignault a dû suer ou suera au moins trois articles pour expliquer la parole du maître !

Le tribunal de Brest vient d'acquitter haut la main le jésuite Dufour et la comtesse de Valmont, inculpés d'une scène assez malpropre et parfaitement immorale qui avait pour théâtre un compartiment de chemin de fer.

Quelques esprits chagrins paraissent s'étonner de cet acquittement qui du reste n'enlève à la scène du wagon ni sa malpropreté ni son immoralité.

La raison de cette indulgence est pourtant bien facile à comprendre.

Il est probable que le tribunal de Brest a estimé que le Révérend père et sa dame n'avaient fait que mettre en pratique la maxime chrétienne accommodée à la sauce de Loyola :

— Aimez vous les uns les autres.

L'on a bien raison de dire que les gens de lettres sont ordinairement des meurt-de-faim.

Un homme dont les Français ont encore conservé la mémoire et qui a occupé — pour nos malheurs, — une position officielle dans notre pays, vient d'être assigné par son imprimeur éditeur en paiement d'une somme dépassant 300,000 francs.

L'ouvrage édité, malgré des réclames grasses-ment payées, n'a pas eu tout le succès qu'en attendait son auteur, quoique les têtes les plus couronnées de l'Univers en aient reçu l'hommage d'un ou de plusieurs exemplaires, avec dédicace.

Malheureusement, ce littérateur incompis a depuis transporté son domicile hors de France, et nous craignons bien que la créance de l'imprimeur soit compromise, vu la mauvaise loi de son débiteur.

L'ouvrage en question est *La Vie de César*, l'imprimeur se nomme Plon ; quant à l'auteur, il s'appelle Bonaparte (Napoléon), est marié et père d'un enfant du sexe masculin.

Nous attendons impatiemment l'issue du procès.

Abondance de tartines dans toutes les feuilles

Rodolphe. — C'est notre histoire à tous. Friedrich le Prussien me connaissait il, avait-il à se venger d'une insulte ou d'une injure quand sa balle m'a frappé au cou ?

Friedrich. — Quelle haine pouvais-tu nourrir contre moi ?

J. — Je ne t'avais jamais vu, nous ne marchions pas dans le même chemin et mon existence ne gênait pas la tienne.

Pourtant, tu m'as fendu la tête d'un coup de sabre.

Christian. — Vous avais-je provoqué l'un ou l'autre ? Avais-je traité celui-ci de bandit ou celui-là de voleur ? Ma main s'était elle abattue sur votre visage, mon verre s'était-il brisé contre votre front ? Existait-il une raison au monde pour que le danois Christian fût l'ennemi mortel du prussien Friedrich ou de l'autrichien Rodolphe ?

Cependant, vous vous êtes associés lâchement pour m'immoler à une haine inconsciente.

Vous m'avez frappé sans que votre bras connût le motif de sa rage, vous m'avez tué comme des brutes, sans savoir pourquoi.

Joan. — Avant de rouler sous les pieds des chevaux, je venais de fusiller à bout portant un garçon de vingt ans, un enfant presque, qui m'a souri en tombant, comme si je venais de lui serrer

publiques au sujet de l'entrevue des trois mages à Berlin.

Au milieu de toutes les descriptions de revues, banquets, illuminations, feux d'artifices et autres distractions souveraines offertes par l'empereur à ses hôtes avec notre argent, nous avons remarqué ces deux détails :

Bismark a beaucoup engraisé, — pas avec de l'eau claire, sans doute ;

Et le czar, à son arrivée, a embrassé Guillaume sur la bouche, pendant TROIS MINUTES !

Pouah ! nous croyions qu'Alexandre II, quoique monarque, était plus dégoûté que ça.

Quand au pied du père de Fritz, il n'a vraiment jamais été malade.

Il n'y a que sa politique qui est boîteuse... et louche.

Les expériences d'artillerie sont bien décidément terminées à Trouville.

Quelques personnes de l'entourage présidentiel ont bien insisté pour qu'on essayât des pièces de siège, mais Mlle Dosne a fait remarquer avec beaucoup d'à-propos que puisque son beau-frère était venu se reposer loin des villes, il devait se borner aux pièces de campagne,

ZÉDR.

Le marquis de Carabagas.

Voici ce que les badineux Nous contèrent toutes les semaines : « Carabagas, le triple gueux, Grâce à l'or pris aux badineux, A Tours, Laval ou Périgueux, Possède d'immenses domaines. » Voilà ce que les badineux Rabâchent toutes les semaines.

Que Gambetta, néo-marquis, Ait maints castels, la chose est sûre. Mais croire, ô messieurs du maquis, Que Gambetta, néo-marquis, En France ait, des castels acquis, C'est à son bon sens faire injure ; Que Gambetta, néo-marquis, Ait maints castels, la chose est sûre.

Sachant que le flot peut changer, Et copiant votre Bonaparte, Notre homme aura, loin du danger, Sachant que le flot peut changer, Acquis ses biens à l'étranger Et non dans le Maine ou la Sarthe. Sachant que le flot peut changer, Il n'aura pas perdu la carte.

Et pardieu, ce n'est pas pour rien Qu'aussitôt après la campagne, Il s'en fut à Saint Sébastien. Non, certes, ce n'est pas pour rien. Et Gambetta, j'en jure bien, A tous ses châteaux... en Espagne. Donc, ô badinguistes, pour rien Chez nous vous battez la campagne.

L'ESSAI LOYAL.

Au centre à peu près de la première galerie de l'Exposition, entre la grotte artificielle et l'ascenseur, on vient d'installer une nouvelle machine qui fait l'admiration de tous les visiteurs et vers laquelle la foule se porte toujours avec empressement,

Au dessus, on lit, en lettres de deux pieds de haut, l'inscription suivante :

ESSAI LOYAL
Brevet d'invention, S. G. D. G.
ADOLPHE THIERS
Ingénieur - Constructeur, à Trouville,
Médaille d'or en 1834, Grand Prix en 1840,
Hors concours Bordeaux 1871

Cette machine, baptisée par son inventeur : *Essai loyal*, a été construite sur un plan et des données entièrement neufs ; elle est la première

la main. Il m'a semblé que je perdais un ami.

Rodolphe. — Les hommes qui nous poussent à la guerre nous rendent féroces. Ils nous font massacrer les uns les autres...

Christian. — Et ils s'embrassent après, la figure barbouillée de sang.

Friedrich. — Ne vaudrait-il pas mieux que ces hommes n'eussent jamais existé ?

Dumanet. — Elle parle comme un livre, cette tête carrée.

Rodolphe. — La raison te vient, Friedrich, mais un peu tard.

Joan. — Je crois, camarades, que les peuples sont bêtes.

Dumanet. — Soyez-en certain, bon Cosaque.

Rodolphe. — Malheureusement, ils ne s'en aperçoivent que lorsqu'il n'est plus temps.

Nous disons des choses fort justes et nous tenons des discours de grand sens : tout cela n'a qu'un défaut, c'est que nous sommes morts, — tandis qu'à Berlin les vivants allument des lampes et crient : Vivent les empereurs !

L. LECLAIR.

la misère de ceux qui vivent....

Rodolphe. — J'avais donc raison de repousser avec horreur ta main sanglante et ton baiser hypocrite...

— Allons donc, au contraire, embrassez vous, le sang ne tache pas le sang.

Rodolphe. — Qui es-tu pour oser parler ainsi ?

— Je me nomme Christian et je suis mort à Duppel.

Rodolphe. — Oui, la guerre de Danemark.

Christian. — Regardez mes blessures : ici, un obus prussien ; là, une bayonnette autrichienne. Rappelez-vous, vous étiez deux pour m'assassiner.

Rodolphe. — C'était lâche, mais votre roi du moins ne va pas baisser la botte de ses meurtriers.

Christian. — N'est-ce pas assez que le mari de sa fille se déguise en officier prussien et revête le costume de nos voleurs ?

Rodolphe. — Ils disent que c'est pour la paix du monde.

— La paix du monde ! Quand les empereurs s'embrassent ?

Je m'appelle Ivan. — J'étais de la garde russe à Tilsitt. J'ai vu Napoléon et Alexandre échanger leurs paletots, leurs décorations, leurs épées et leurs sourires.

Trois ans après, on m'a ramassé au cimetière

d'Eylau, sous la neige, écrasé par une roue de canon : ils s'embrassent à Berlin, bon signe, nous aurons bien ôté de la compagnie.

— Il a raison ce cosaque. Moi, François Dumanet, fusilier de la première du second du 46^e, j'ai présenté les armes à Guillaume de Prusse dans la cour d'honneur des Tuileries. Ce vieux casque m'a rendu le salut militaire, et je crois, Dieu me pardonne que Bismark m'a souri.

C'est pour ça que leur satanée mitraille m'a couché sur le flanc à Gravelotte, dans un champ de pommes de terre où j'ai crevé comme un chien, entre un dragon qui n'avait plus de jambes et un li-gnard qui n'avait plus de tête.

Mais ça se revaudra, et si jamais je rencontre un de ces mauvais chandeliers...

Rodolphe. — Que lui feriez-vous, mon brave ?

Dumanet. — J-l'écraserais comme une figue.

Friedrich. — Bah, vous ne le tueriez pas deux fois.

Dumanet. — Ben, mais ça m'enlèverait une démangeaison terrible dans les doigts.

Rodolphe. — Vous risqueriez de tomber sur un pauvre diable qui ne vous a jamais fait aucun mal.

Dumanet. — En avais-je fait au gredin qui m'a envoyé sa ferraille dans les côtes ?

de son espèce qui ait fonctionné en France. L'auteur, M. A. Thiers, déjà connu par d'autres travaux dont la réussite n'avait jamais été complète, y a travaillé pendant près de cinquante années.

Tant d'efforts, de persévérance et d'opiniâtreté méritaient leur récompense.

Aujourd'hui, il recueille les fruits d'un labeur assidu et notre pays peut avec orgueil revendiquer la gloire de la sublime invention d'un de ses enfants, âgé de 76 ans.

Jusqu'à ce jour, en dehors du travail de l'homme, on ne connaissait comme force motrice que l'eau, la vapeur, l'air ou l'électricité. Et selon qu'on voulait adopter l'une de ces forces motrices, il fallait des conditions spéciales de construction à chaque machine.

Frappe de ces inconvénients, M. Thiers eut l'idée d'inventer un appareil qui ne nécessitât absolument ni l'emploi de la vapeur, ni ce de l'eau ou de l'électricité, et pût fonctionner avec l'une de ces forces motrices séparément ou avec toutes ensemble.

Bien mieux, l'ingénieur Thiers modifiant son système, est arrivé à la perfection presque absolue, en ce que sa machine peut fonctionner avec ou sans combustible, avec ou sans eau, avec ou sans air, avec n'importe quelle matière, fut-elle première ou secondaire, et grâce à une simple pression.

Nous allons tâcher de faire comprendre en quoi consiste l'Essai loyal.

La pièce principale de cette machine consiste en un vaste réservoir appelé Chambre, où sont assemblés 738 tubes remplis de n'importe quel liquide, rouge, bleu ou blanc.

Ces 738 tubes sont groupés ensemble aux centres, à droite et à gauche, et s'agitent constamment dans le vide avec un certain bruit qui s'entend d'assez loin.

Ils sont, en outre, liés entre eux par une chaîne sans fin aboutissant à 8 roues inégales de forme et de couleur, auxquelles on a donné le nom de portefeuilles, sans doute parce que ces roues sont chacune munies d'un arbre, quoique ces arbres n'aient jamais porté ni feuilles, ni fruits.

Au-dessus de ces portefeuilles descend un immense piston plongeur qui est la partie essentielle de la machine et qui s'appelle Barthélemy.

Comme on le voit, l'Essai loyal ne comporte aucun outillage bien compliqué et il opère de la façon la plus élémentaire.

Quand M. Thiers veut faire marcher sa machine, une simple pression de la main, un seul geste ou un souflet un peu fort dans la Chambre, met immédiatement en mouvement les 738 tubes qui tournent, sautent, se choquent les uns contre les autres et communiquent leur action aux 8 roues-portefeuilles, tandis que le piston Barthélemy, plongeant dans la Chambre, en retire les produits que l'on attend et les amène au dehors où ils peuvent être immédiatement emmagasinés ou mis en circulation.

Un des avantages incalculables de l'Essai loyal, c'est qu'il est inexplosible et que si à la première pression les 738 tubes fonctionnent mal, il suffit d'en produire une seconde un peu plus forte. Lors même que la Chambre serait détraquée, l'action des huit portefeuilles et du piston Barthélemy est néanmoins suffisante pour obtenir un résultat.

Cette machine est d'un usage universel et s'emploie pour toutes les industries.

Nous avons assisté à son expérimentation et nous en avons vu sortir successivement des jouets d'enfants appelés conseillers d'Etat, ambassadeurs, etc., des petits papiers portant imprimés les mots : loi sur l'armée, loi sur l'ivrognerie, etc....

Elle est de plus excellente comme balancier pour frapper. Nous lui avons vu frapper notamment des impôts très réussis.

Enfin, l'Essai loyal est de la force de 88 pré-fets-vapeur, dont un de police.

Si quelques-uns de nos lecteurs, dans leur visite à l'Exposition, ont par hasard omis d'examiner l'invention de M. Thiers (Adolphe), nous les engageons vivement à y consacrer quelques instants.

Elle fonctionne tous les jours de 2 heures 45 à 3 heures moins un quart, et le représentant de l'inventeur se fait un plaisir de donner les explications les plus complètes.

Nous ne doutons pas que le jury accorde à M. Thiers une récompense hors ligne pour son Essai loyal, et nous ne serions nullement surpris qu'il obtint du gouvernement la croix de la Légion d'Honneur.

Rien dans son extérieur ne rappelle le personnage froidement guindé d'un Garde des Eceaux de l'ancien régime.

Sa redingote taillée sur une guérite, son gilet légendaire, son pantalon râpé respire l'horreur de la mode, comme son âpre parole dédaigne les fleurs frivoles d'une rhétorique ampoulée.

Mais c'est le cas de dire que l'h bit ne fait pas le moine, et sous cette enveloppe rustique se cachent un esprit cultivé et un grand talent d'orateur.

On ne peut pas dire pourtant que Dame Nature se soit mise en frais pour doter M. Dufaure du physique de l'emploi.

Elle semble avoir pris à tâche de le gratifier d'une voix nasillarde et traînante, d'un ton de port-faix, de jambes cagneuses, d'une tête inculte et renfrognée.

Et qui plus est d'un poing massif et pesant comme le marteau d'un forgeron.

Quand notre Garde des Eceaux monte à la tribune, le premier mouvement de l'auditoire est de sourire le second c'est de lever le siège pour fuir cette crécelle, mais le troisième est d'écouter.

On oublie bien vite tout ce qu'il y a de déplaisant dans ce timbre de cor de chasse euhmé, pour se laisser séduire par ce langage concis, élégant, simple et surtout si clair.

M. Dufaure parle avec une sorte de bonhomie naïve et goguenarde qui donne à tout ce qu'il dit un sel particulier.

Mais il a la dent mauvaise, il assomme ses adversaires sans avoir l'air d'y toucher et l'on dirait vraiment qu'il n'y met pas de malice.

Nul mieux que lui ne connaît toutes les ficelles de ce grand art qui consiste à éphyxier son homme sous une pluie de compliments perfides.

C'est un dialecticien redoutable dans une discussion d'affaires.

Lorsqu'il a raison, il est doublement convaincant; lorsqu'il a tort, il a l'air d'avoir raison et il excelle à donner le change à la galerie.

On pourrait lui appliquer ce que disait d'un orateur antique son émule de tribune :

« Quand je l'ai terrassé et que je le tiens sous mes pieds, il crie qu'il est vainqueur et le persuade à la foule. »

En politique, M. Dufaure a été longtemps orléaniste par tradition plutôt que par sympathie raisonnée.

Aujourd'hui, il ne demande pas mieux que de conserver la République qui lui conserve son portefeuille.

A ce trait, reconnaissez, chers lecteurs, un républicain conservateur dans toute la force du terme!

FRONTIN.

Un Déficit

Nos ministres des finances ont mal fait leurs additions.

Notre budget, ce malheureux budget pour l'équilibre duquel nos députés ont dépensé tant de salive et M. Thiers tant de colères, — ce budget est un déficit.

Et ce déficit n'est pas une bagatelle, une simple éraillure que M. de Goulard pourrait repriquer par quelques économies bien entendues.

Ce déficit est un énorme trou qui depuis six mois va s'agrandissant,

quelques journaux ont insinué le chiffre de 90 millions!

Tant pis que l'agence Havas, si prompt d'ordinaire à démentir des niaiseries, n'a pas encore daigné relever cette erreur, si erreur il y a.

Il est cependant à peu près certain que ces 90 millions se trouveront considérablement réduits, — du moins il faut l'espérer.

Mais le déficit existera pour sûr, et il porte principalement sur les revenus indirects, dont le rendement a été bien éloigné des appréciations gouvernementales, pendant le premier semestre de 1872.

Cette diminution de recettes n'a surpris personne, — si ce n'est peut-être M. Thiers, dont elle doit cependant troubler profondément les calculs.

Quand son porte parole d'alors, M. Pouyer-Quertier vena, au sortir de la buvette, compter une à une, devant l'Assemblée ébahie, les allumettes se consommant en France, calculer les kilos de poudre de chasse et de tabac et les millions de cigares, le nombre des lettres et des paquets transportés par la poste, ainsi que celui des télégrammes circulant sur nos lignes télégraphiques;

Quand M. Pouyer-Quertier, prenant pour base ces chiffres, — quelquefois enfants de son cerveau, — partait de là pour affirmer que l'augmentation des tabacs, des droits de poste et de télégraphie, du prix de la poudre et de l'impôt sur les allumettes, produirait tant, tant et tant;

Quand M. Pouyer-Quertier alignait ses millions sur le papier;

Les gens pourvus d'une légère dose de bon sens prévoyaient aisément que tous ces droits, ces impôts et ces augmentations auraient tout d'abord pour effet, qu'on chargerait la poste de moins de paquets, que chasseurs et braconniers brûleraient de la

poudre de contrebande et que les fumeurs limiteraient leur consommation des produits de la régie ou achèteraient des tabacs belges et suisses.

Et leurs prévisions se sont malheureusement réalisées.

Ce déficit démontrera-t-il au gouvernement que son système financier ne tient pas contre la logique et l'expérience, que l'échec de ses théories économiques tombe devant la pratique des choses, et que son entêtement à préconiser ou à faire admettre ses idées surannées est avant tout préjudiciable à nos intérêts et aux siens?

Nous osons y compter; nous voulons espérer que cet essai loyal en matière d'impôts condamnés par tout le monde, sera suffisant pour qu'on n'y revienne pas et qu'on abandonnera celui qu'on tente de faire encore, malgré l'opposition et contre le vœu de tout le pays, — l'impôt sur les matières premières, c'est-à-dire le retour au protectionnisme.

Filez, filez Pendulermann!

Vrai pied-à-terre de Pluton,
La Prusse est un sombre royaume,
Aussi, depuis huit jours dit-on,
Qu'à Berlin, villa de Pluton,
Athrops, Leucathe et Clothon
Chantent le « trio de Guillaume »
Vrai pied-à-terre de Pluton,
La Prusse est un sombre royaume!

Si nous en croyons maint journal,
Voici le plan des trois monarches
Contre l'ogre international,
Si nous en croyons maint journal,
Ils veulent, — symbole infernal, —
Personnifier les trois Parques;
Si nous en croyons maint journal,
Tel est le but des trois monarches.

Ah! pour nous fasse le hazard, —
En cette allégorie, habile, —
Que la quenouille échoie au tzar,
Que les ciseaux, juste hazard,
Soient tenus par l'austro-césar,
Et qu'enfin Pendulermann file!
Ah puisse du moins le hazard,
Nous être, en ce symbole, utile!

Mais hélas! je me doute fort
Du vrai sens de l'allégorie;
Les trois monarches dans leur fort,
Se risent, — je m'en doute fort, —
« Les trois Parques du sombre bord,
Ce sont nos parcs d'artillerie... »
Voilà, je le soupçonne fort,
Le vrai sens de l'allégorie!

EN VACANCES

A Monsieur le marquis de Ratapoil, en son château de Laraction, à Choisy-le-Roy

Très-Cher Marquis,

Tout comme vous, mais pour de tous autres motifs, j'en suis arrivé, moi aussi, à souhaiter impatiemment d'entendre sonner l'heure de la reprise de nos travaux.

Si j'argûre, durant ces séances bruyantes et houleuses qui me resserraient le cœur autant qu'elles vous dilataient la rate, j'entrevois avec un plaisir infini le moment où nous pourrions accrocher pour deux mois notre mandat au vestiaire de l'Assemblée, c'est que je comptais pouvoir durant ces vacances, me reposer de mes labeurs.

Hélas! depuis que nous sommes en congé, je n'ai pas encore goûté une seule minute de vrai repos et de douce tranquillité.

Les expériences de Trouville m'ont constamment empêché de dormir.

Les détonations de la trop fameuse batterie d'expérience n'ont cessé de maintenir mes nerfs dans un état de surexcitation extrême;

Tenez, à ne vous rien celer, — pas même un cheval, — comme dirait notre gai collègue Tillancourt, — je soupçonne fort le nouvel homme-canon, — j'ai nommé M. Thiers, — de n'avoir d'autre but avec toutes ses bruyantes pétarades, que de faire pièce à ses adversaires politiques en les empêchant de méditer dans le calme et le recueillement aux moyens de battre efficacement en brèche son trop despotique et abusif pouvoir.

Mais point-ra bien qui pointera le dernier.

Ce n'est pas à nous que notre Thi-récuteur réussira à jeter de la poudre aux yeux, et ses Thi-récutions, (as trouvez vous pas que le mot est une trouvaille), ont, en ce qui me concerne du moins, atteint un but diamétralement opposé à celui qu'elles visaient évidemment.

Où, ô président Boum, vos détonations m'ont privé de sommeil et de repos, mais j'ai consacré mes insomnies et mes veilles à organiser contre vous tout un arsenal d'interpellations à percussion centrale et d'amendements à jet continu.

Où, ô président Boum, vous m'avez rendu les vacances insupportables et vos pièces de siège m'ont donné hâte de s'égarer à nouveau; mais Dieu merci, le moment n'est pas loin où nous aussi nous démasquerons nos batteries expérimentales, et nous verrons bien alors si les pièces du Pape ne valent pas autant que les pièces suisses.

Veuillez-vous me permettre, cher marquis, de vous communiquer le canevas de quelques unes des interpellations meurtrières, dont M. Thiers peut bien s'attendre à être bombardé à noire pro-

chaîne séance?

Comme les questions où la religion se trouve mêlée à la politique sont celles qui nous tiennent naturellement le plus à cœur, il y aura lieu évidemment de demander tout d'abord compte à M. Thiers de la molle et plus qu'étrange attitude qu'il a conservée durant les épouvantables événements dont Belfast en Irlande et Grenoble en France ont été récemment le théâtre.

A Belfast, les protestants ont pu, pendant huit jours, égorgier et piller les catholiques, sans que M. Thiers ait jugé à propos d'intervenir rigoureusement auprès du gouvernement anglais pour faire instantanément cesser une épouvantable boucherie auprès de laquelle l'accident de la Saint-Barthélemy, tant exploité contre nous, ne fut cependant qu'un pur enfantillage.

Et non seulement M. Thiers n'est pas intervenu, mais pendant que de l'autre côté de la Manche s'accomplissait cette exécrable tuerie, LUI, pour couvrir sans doute les cris de victimes, faisait exécuter de ce côté-ci des salves d'artillerie, à la grande joie de la protestante Albion qui chantait : « God save the Thiers. »

En même temps, et le envoyait à ce nouveau Ponce-Pilate l'ordre du Bain, afin qu'à son tour, il put dire :

« Je m'en lave les mains ! »
A Grenoble, d'innocents pélerins ont été insultés et lapidés par une population en démence, sans que M. Thiers ait cru devoir, pour cela, mettre aussitôt cette ville hérétique et impie en état de saint siège!

Or, M. Thiers est le tuteur de la France,

La France est la fille aînée de l'Eglise,
Donc, M. Thiers, en laissant insulter et maltraiter l'Eglise, a manqué aux devoirs les plus sacrés d'un tuteur, et a prouvé ainsi qu'il était aussi incapable qu'indigne de conserver plus longtemps la tutelle qui lui avait été provisoirement confiée.

M. Thiers doit être, en conséquence, immédiatement déchu de ses fonctions, et la France redevenue libre ne doit pas hésiter à se jeter dans les bras d'un époux légitime qui s'offre noblement et tendrement à elle sous les traits adorés du bon roy Henri V.

Telle est, très cher marquis, la substance de l'interpellation explosible que l'Assemblée entendra éclater à la tribune dès la reprise de la session législative.

Je compte bien que ce discours-torpille fera sauter tout le monde, mais il n'y aura que notre part seul qui sentira de joie.

A bientôt donc et tout à vous.

Comte de Saint Raisin.

THÉÂTRES

Grand Théâtre. — Lorsqu'à la fin de la saison dernière, Mme Ghelli Boulo vint, dans quelques représentations du *Barbier*, émerveiller le public avec ses vocalises et ses notes piquées, nous avons tenté de modérer l'enthousiasme avec lequel elle fut accueillie.

Tout en admirant la fraîcheur, la netteté, le charme des roulades de notre future chanteuse légère, nous faisons des réserves sur le talent qu'elle déploierait plus tard et le plaisir qu'éprouveraient les amateurs en l'entendant dans les rôles du répertoire autre que celui de Roïne.

L'événement nous a donné raison.

Mme Ghelli est une artiste très incomplète. Nous voulons bien faire la part de l'émotion des débuts, — quoique Mme Ghelli nous ait paru sûre d'elle-même, — nous admettons que le travail et l'intelligence évidente dont elle est douée la rendront comédienne mûre novice, — non sans besoin, car son jeu est encore plus jeune qu'elle.

Mais nous ne pensons pas qu'elle arrive à corser sa voix, à l'assouplir dans le médium et les notes basses et à en modifier les sons faux et criards dans le registre élevé.

Il y a là un défaut de nature contre lequel échouera sa bonne volonté.

Quant au style qui lui manque, elle peut l'acquiescer, et nous serions désolés de ne pas constater sous peu quelques progrès à cet égard.

Dans tous les cas, sauf dans de rares ouvrages, il est peu probable que notre première chanteuse d'opéra-comique, admise avec une forte opposition, séduise et contribue pour sa part à une bonne interprétation du répertoire.

Et ce sera regrettable, car avec MM. Laurent, Falchiéri, Jalama et Mlle Chauveau, nous aurions eu, cette année, un ensemble très supportable, et de beaucoup supérieur à celui de l'an dernier.

Malheureusement, la prima donna manquera souvent.

M. Laurent, faible dans son second début, a vaillamment pris sa revanche dans le *Songé d'une nuit d'été* et dans *Haydée*.

C'est une bonne acquisition dont nous sommes très heureux, d'abord parce que M. Laurent est notre homonyme et qu'il nous eût été désagréable d'en médire; ensuite, parce que ce ténor a vraiment une voix agréable, chante avec goût et joue avec assez d'entrain.

Son organe est bien sujet parfois à quelques défaillances dans les notes élevées, le style n'est pas toujours d'une irréprochable pureté, mais M. Laurent rachète ces imperfections par de notables qualités.

Pourvu qu'il soit constamment aussi consciencieux qu'à ses débuts et qu'il se gare surtout de forcer la note, nous n'en demandons pas davantage.

M. Jalama n'a recueilli jusqu'ici que des applaudissements.

C'est justice pour le chanteur, mais l'acteur a beaucoup à faire pour arriver à un jeu au moins passable et à un débit plus assuré.

Qu'il prenne exemple sur ces collègues, M. Falchiéri et Mlle Chauveau. Il est à bonne école.

Attendons maintenant les remplaçants de Mme Guillemain et de M. Fauré pour juger l'ensemble de la troupe de grand opéra.

Profils ministériels.

JULES DUFAURE
Ministre de la Justice.

Parmi les membres du Cabinet actuel, tons plus ternes, plus incolores, plus insignifiants les uns que les autres, la figure seule de M. Dufaure fixe l'attention par une véritable originalité. Son relief se dessine en vigueur sur le fond gris qui l'entoure. C'est quelque chose de mieux qu'une Excellence et il sort un peu du moule ordinaire où semblent coulés la plupart des personnages marquants qui font la navette entre leur démission et un décret de l'Officiel.

C'est avec une satisfaction dépourvue de tout mélange que nous avons vu l'affiche annoncer la reprise du Fils de la Nuit.

Enfin, la direction devant les vœux du public veut bien remonter ce chef-d'œuvre avec son vaisseau, sa mèche blanche et ses deux mères. Merci.

Le bonheur des Lyonnais sera donc bientôt complet et si M. Danguin daignait ajouter à cette reprise intelligente du Fils de la Nuit, celles du Grand-Duc de Matapa, du Trône d'Écosse et de Chitpérie, nous croyons sincèrement que la reconnaissance des amateurs de bons et beaux spectacles n'aurait plus de bornes en vos notre directeur municipal.

Mais voilà : nous n'avons plus M. Quinet.

Nouveautés. — Un bon point à notre directeur.

Comprenant combien une pièce comme la Timbale d'argent est indigne d'un public qui se respecte un tant soit peu, il a monté ce succès parisien de façon à en dégouter promptement et complètement les spectateurs.

Mal chantée, mal jouée, avec des chœurs invraisemblables et un orchestre, après des musiques de foire sont des concerts célestes, la Timbale

d'argent n'a bien que l'interprétation qu'elle mérite. Et c'est très heureux.

Si, par malheur, on avait confié l'exécution de cette opérette à des artistes faisant, par leur débit et leur jeu, ressortir toutes les polissonneries, et soulignant les mots les plus crus de MM. les auteurs, si les acteurs et les musiciens avaient fait valoir le peu de mélodie contenue dans la partition de M. Vasseur, l'offense à la morale publique eût été par trop complète.

Déjà, tel qu'on représente la Timbale aux Nouveautés, malgré les dernières coupures de la censure lyonnaise, nous y trouvons une dose d'indécence suffisante pour effrayer le carabinière le moins pudibond.

Que serait-ce si l'on n'avait rien retranché et si c'était bien joué.

Et dire qu'à Paris, il y a une censure théâtrale si sévère pour quelques dessins de journaux illustrés, si raide pour quelques allusions politiques introduites dans une pièce, et que cette censure tolère de semblables écarts de plume.

Pendant que des auteurs auxquels on accorde de l'esprit, qui en ont montré souvent, spéculent sur la dépravation d'un public en exhibant avec gestes à

l'appui une littérature honteuse.

Quant à M. Vasseur, ce compositeur tout neuf, — ce n'est pas lui qui fera oublier Offenbach ni même M. Lecoq.

Sa musique est pauvre d'inspiration, nulle d'orchestration.

Deux ou trois petits airs, dont quelques phrases d'une valse, — voilà tout son bagage, avec des réminiscences heureuses de ses devanciers.

La Timbale d'argent n'aura pas un brillant avenir aux Nouveautés, — elle ira sous peu rejoindre l'aquarium, l'écrevisse et le jet d'eau de ce théâtre.

M. Danguin peut, dès à présent, préparer une reprise de la *Grâce de Dieu*, en attendant qu'il lui plaise de lui débiter et rentrer sa troupe comique et dramatique, — opération qu'il semble négliger jusqu'à ce jour.

Gymnase. — Ce soir commencent au Gymnase les représentations de Mlle Déjazet.

Déjazet? Mon Dieu, oui, Déjazet qu'on applaudit nos grands pères et, qui sait? qui charmera peut-être encore nos enfants.

Ce nom d'une des plus grandes et des plus originales comédiennes de notre époque peut se passer

de réclame.

Il suffit de le rappeler au public, au public lyonnais surtout, pour que la salle du trop petit théâtre du quai Saint-Antoine regorge chaque soir de spectateurs.

La série des représentations de Déjazet débutera par le *Marquis de Lauzun*, dans lequel l'inimitable artiste remplit, on le sait, quatre rôles différents.

G. LAURANT.

Le Cercle Horticole Lyonnais dont la fondation est un fait accompli, vient d'ouvrir une Exposition permanente, pour toute la durée de l'Exposition universelle, dans les locaux et terrains des Sociétés de Viticulture et de Sériciculture. Les Membres de ces Sociétés ont mis gratuitement ce local à la disposition du Cercle Horticole Lyonnais. L'entrée est entièrement gratuite.

Pour tous les articles non signés, l'administrateur-gérant, A. ALRIGY.

LYON. — Imp. COSTE-LABAUME, c. Lafayette, 5.

CO-STIPATIONS, GASTRITES, GASTRALGIES, CRAMPES D'ESTOMAC
Prévenues et radicalement guéries par le
CAFÉ HYGIENIQUE CHAPOIX
DÉPÔTS A LYON
Chez Claveller et Cie, 1, place des Jacobins.
Arroud, 2, rue Lanterne.
Poizat, 12, rue Constantine.
Simon, 89, rue de Lyon.
Ferrand, place de la Charité.
Cazenou et Lestra, 26, rue Lanterne.
Entrepôt général à Paris, chez BRETON, droguiste, 8, rue Payenne, au Marais.

LA GRANDE MAISON DE CHAPELLERIE
de RIVIER Sœurs
Rue Centrale, 43, et rue de l'Hôtel-de-Ville, 50
A l'honneur de prévenir ses nombreux clients qu'à l'occasion de la Saison d'Été et de l'Exposition, on trouvera dans ses vastes Magasins un choix vraiment immense et extraordinaire de CHAPEAUX de paille anglaise, Italie, palmier, Panama et Manille, chapeaux feutre, alpaga et ouïl. Tous ces articles sont vendus aux prix de fabrique.

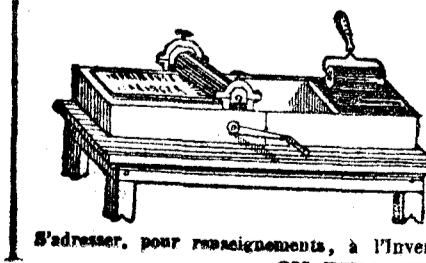
DIRECTION GÉNÉRALE DES NOURRICES
Maison fondée en 1780
Quai de l'Archevêché, 12, près le pont Nemours

Un des meilleurs Chocolats est le
CHOCOLAT-DONNEAUD
Usine de la Tête-d'Or, à Lyon
M^{ME} CHRETIEN
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS traite les maladies des femmes par une méthode toute spéciale. A la suite de longues et incessantes recherches scientifiques, elle est arrivée à traiter avec grand succès la STÉRILITÉ et ses diverses affections — M^{ME} Chretien compte quinze années de succès qui dépassent toutes les prévisions, et assurent à son traitement une immense supériorité sur toutes les méthodes connues jusqu'à ce jour. — Analyse des urines. — Consultations tous les jours de dix heures du matin à cinq heures du soir.
9, Rue Bourbon, 9, au 1^{er}

1872 — SAISON D'ÉTÉ ET ARRIÈRE SAISON — 1872
BOUQUÉRON-LES-BAINS
Gare de Grenoble (Isère). — Omnibus spécial place Grenette, café PAJOT. — Hydrothérapie, Bains de vapeur thérapeutiques, Eau de bouillons frais de sapins, derniers perfectionnements. — Établissement modeste, vue magnifique, climat tempéré, très agréable; eau de source les plus pures et les plus fraîches. — Prix très-modérés.
La Clientèle de l'Établissement a triplé cette année. — Aggrandissement indispensable pour l'année prochaine. — Ecrire pour retenir des appartements au Directeur de
Bouquéron-les-Bains
PLUS DE FEU 5 francs
40 ANS DE SUCCÈS 5 francs
Liment Beyer-Michel d'Als.
Guérison sûre des Boiteries, Entorses, Foulures, Ecarts, Molettes, Courbes, Vésigons, etc. — Dépôt chez les principaux pharmaciens de chaque ville; à Lyon, M. FAIVRE, à St-Etienne, M. ARNAULT.

L'INJECTION de TANNIN-FOURQUET guérit en trois jours les écoulements récents ou invétérés. — Prix, 3 francs. — Seul Dépôt, LACROIX-MORLET cours Bourbon, 52, Lyon
Maison d'ACCOUCHEMENT tenue par JEANNIN, rue de la Platière, 3. — Consultations. — Discretion assurée.

LE BAUME DU BRÉSIL
Du docteur Penilleau de Paris, guérit sans tisaner ni injection tous les écoulements anciens ou récents. 5 fr. le flacon. — Traitement définitif sans mercure; le plus efficace pour combattre les vices du sang. — 40 fr., notice gratis. — Dépôt, phax, Simon, 89, r. de Lyon



HUITRES
ARRIVAGE TOUS LES LES JOURS
Maison DUCLOS, ancienne maison Biard
AUX ESCARGOTS DE BOURGOGNE
39, rue Grenette, 39. — LYON
Salle à manger et Salons au premier.

COUVERTS ARGENTÉS
sur métal blanc
TARIF
Poinçonnés à 84 grammes d'argent. 5 fr. 50
Idem. 72 grammes — 5 »
Idem. 36 grammes — 3 50
A. BELLEJAMBE, rue Puits-Gaillet, 1, Lyon
angle de la place des Terreaux, entrée par l'allée
Nota. — Le poids d'argent est indiqué sur les couverts par un poinçon spécial et garanti sur la facture. — Achat de vieille argenterie à 205 fr. le kilog.

PRIX FIXE à FIGARO PRIX FIXE
GRAND CHOIX de Confection pour hommes et enfants. — Chaussures et Chapellerie en tous genres. cours de Brosses, 14 Guillofrière.

MALADIES DE LA PEAU
POMMADE Dermophite du Dr Michon, méd. spécialiste. Infaillible contre les rougeurs, feux, boutons de visage, dartres, etc., toutes les maladies de la peau en général. 3/4 le pot. Dépôt ph. Seyvet, pl. Gr.-Rousse chez Cazenou et Lestra, droguistes, rue Lanterne, à Lyon, Abbonnet, pharmacien, cours Morand, 12.

PHARMACIE GODDARD et PUY, RUE SULLY, 51, LYON
DYSSENTERIE LA Poudre américaine de PUY fils, guérit dans les 24 heures les Dysenteries: les plus opiniâtres qui ont résisté à tous les meilleurs traitements. — Prix, 2 fr., et pour enfant, 1 fr. 25. — Dépôt dans toutes les Pharmacies.

VER SOLITAIRE Remède infailible et inoffensif de PUY fils, pour faire expulser vivant le ténia ou ver solitaire. Prix: 10 fr. Une seule dose suffit toujours.

ELIXIRS PUY
Préparés par DECHENAUX, pharmacien.
Ces Elixirs ont l'avantage de purger et de dépuré le sang, sans que l'on soit obligé de suspendre son emploi, quel qu'il soit, et de faire disparaître ainsi toutes les maladies chroniques.
L'Elixir n° 1 est spécial pour les maladies de poitrine, d'estomac et des intestins, telles que: bronchites, oppressions, perte d'appétit, crachements de sang, constipation, embarras gastriques, affections nerveuses, éblouissements, migraines, insomnie, et débarras des glaires bilieuses, etc.
L'Elixir n° 2 est le dépuratif le plus puissant pour purifier le sang de toutes humeurs nuisibles et abondantes, telles que rhumatismes, engorgements du foie, les dartres, les maladies secrètes, sans laisser aucune trace du virus.
Dépôt chez PUY, inventeur, rue Neuve, 41, aux Charpenne; pharmacie GODDARD et PUY fils, rue de Sully, 51; M^{ME} VILLOUD herboriste, 25, grande-rue de la Croix-Rousse et chez tous les pharmaciens et herboristes. — Prix: 2 fr., 3 fr., 50 c. et 6 francs.

L'ORIENTALINE
Teinture instantanée; la meilleure pour se teindre soi-même. — Succès garanti. En vente au dépôt général, MAISON ROCHON, Rue Grenette, 34. — Grand modèle 8 fr. petit modèle 3 fr. 50.

ELIXIR ANTI-RHUMATISMAL DE SARRAZIN-MICHEL, D'ALS.
Guérison sûre et prompte des Rhumatismes aigus et chroniques Gouttes, Lumbago, Sciatique, Migraine, etc.
10 francs le flacon.
Dépôts à Lyon, M. FAIVRE, ph^{ca}, à St-Etienne, M. ARNAULT, ph^{ca}.

Maison T. RIVOLLET, 9, rue St-Pierre, Lyon
BRONZES ET BRONZES COMPOSITION
Spécialité de Lampes à Modérateur riche et ordinaire, suspension de table à manger, Lanternes-vestibules, grand choix de Flambeaux, lustres, Candélabres, Bras de cheminées, Bougeoirs, Porte-allumettes, Gardes-cendre, Gardes-tincelles, Chenets, Porte-pelles et Pincés, Soufflets et Balayettes riches et ordinaires

L'IMPRIMEUSE
BREVETÉE s. g. d. g., dont M. BERRINGER est le seul inventeur, et pour laquelle il vient d'obtenir un nouveau brevet de perfectionnement, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires son écriture: PLANS, DESSENS, MUSIQUE, etc., sans changer ni manière d'écrire ou de dessiner.
S'adresser, pour renseignements, à l'inventeur, 2, passage du Grand-Corf, PARIS.
ON DEMANDE DES REPRÉSENTANTS.

GRANDE ET PRÉCIEUSE DÉCOUVERTE BRUNISSEUSE LEON
Pommade composée exclusivement de substances végétales, rend promptement aux cheveux décolorés la couleur primitive en leur donnant la souplesse et le brillant que les teintures vulgaires altèrent presque toujours. — Prix: 4 fr. le pot
Dépôt général: Chez Madame GERARD, cours de Brosses, 1, au 1^{er}.
Expédition contre mandat-poste ou timbres-poste.
Dépôt chez M. KOCK, rue de Lyon, 18, et chez les principaux parfumeurs.

VILLE DE PARIS (1865) et Canal de Suez (1868)
Tirage du 15 septembre. — 522,000 fr. de lots
On participe à ces deux tirages en versant 10 fr. ou 20 fr. pour un seul tirage, chez M. COCHARD, changeur, rue de Lyon, 6.

AU GRAND BALLON
RESTAURANT Salles et Salons de famille, Jardins, Terraces, Jeux de Boules.
Rue de la Quarantaine, 14

Exposition universelle de Lyon
Salon de Correspondance
SOUS LE PROMENOIR DE LA 4^{ME} GALERIE, PRÈS LA POSTE
Tarif: 0,30 centimes par quinze minutes.

BITTER
De LACAUX FRÈRES, de Limoges
Inventeurs brevetés s. g. d. g. de l'Elixir péruvien Cocs.
— Ces Bitters sont préférables à tous ceux que j'ai étudiés, non-seulement pour leurs qualités hygiéniques, mais encore par la finesse de leur parfum et de leur bon goût. (Extrait du Rapport du Dr Deraill).
... — Enfin ce Bitter est le seul bon que j'ai trouvé, réunissant toutes les qualités de goût et d'hygiène. — (Extrait du rapport de M. Bauger, chimiste.)

AUX MÈRES DE FAMILLE
C'est la VÉRITABLE SILENCIEUSE des Frères BRION, qui est la meilleure Machine à condre pour Familles, Lingères, Tailleurs, etc. Elle ne fait aucun bruit, pas de dérangement; le point est perlé et indéfectible; légère, facile à conduire, jamais de taches sur l'ouvrage. Nouveaux perfectionnements brevets. Douze nouveaux guides aussi simples que faciles. GARANTIE 5 ANS. Prix, toute complète, 225 fr. Rendue f^o, 230 fr.
Seule maison de vente à Paris, E. BRION Frères, 106, boulevard Sébastopol.
MACHINES A COUDRE BREVETÉES
Dans notre Maison seulement, on trouve tous les Modèles de Machines à coudre tels que: la véritable Howe E. B., la machine WILCOX, la machine française, à des prix bien au-dessous de toutes les autres Machines.
Garantie supérieure et à plaisir de chaque personne qui en fait la demande.
M. E. BRION FRÈRES, 106, Bd Sébastopol, PARIS.

Dépôt principal de tous les Médicaments spéciaux
Entrepôt général de toutes les
EAUX MINÉRALES FRANÇAISES & ÉTRANGÈRES
Pharmacie des Célestins, 3, PLAGE DES CÉLESTINS, 5.

EAU DENTIFRICE ANATHÉRINE
DU DOCTEUR J. C. POPP, MÉDECIN-DENTISTE DE LA COUR IMP. ROY. D'AUTRICHE A VIENNE
Breveté en Angleterre, en Amérique et en Autriche.
Guérit instantanément les maux de dents les plus violents et nettoie parfaitement les dents, même dans le cas où le mal a commencé à s'y attacher; elle rend aux dents leur couleur naturelle, dissout l'émail, empêche la corruption des gencives et est un moyen sûr d'apaiser les douleurs provenant des dents creuses ou cariées, purifie l'haleine, guérit les maux de dents rhumatismaux, raffermi les dents ébranlées, empêche les gencives de saigner au moindre contact d'une brosse à dent. — Flacons: 4 fr. et 2 fr. 50 — A Lyon, pharmacie SIMON, rue de Lyon, 87.

EAU MÉLISSE des FRÈRES MATHIAS
Contre apoplexie, vertiges, vapeur, maux de cœur, syncope, Crampes d'estomac, indigestion, diarrhée, cholera, etc., etc. — EMERY, rue Vacon, 54, Marseille. Dépôt dans les Pharmacies et chez divers marchands.

Pensionnat, 35, rue du Bon-Pasteur
A quelques minutes de l'Hôtel-de-Ville. — Vaste jardin. — Etudes spéciales pour le commerce et l'industrie. — Langues vivantes. — Cours préparatoires pendant les vacances. — Rentrée le 6 octobre.